

C pour cinéma

Anna à la lettre C de Hugo Brochu

Philippe Gajan

Numéro 87, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1997). Compte rendu de [C pour cinéma / *Anna à la lettre C* de Hugo Brochu]. *24 images*, (87), 53–53.

C POUR CINÉMA

PAR PHILIPPE GAJAN



Isabelle Leblanc, Marcel Sabourin. Une variation sur le désir.

D'une histoire simple, celle du désir qui naît entre un homme déjà âgé et une femme encore très jeune, *Anna à la lettre C* ne retient que le fil ténu. Car le cinéma de Hugo Brochu n'est pas celui de l'illustration mais bien celui de la recherche des variations. Un cinéma qui tente de conquérir les regards, d'observer la conjonction qui s'établit entre ceux-ci et les corps qu'ils dévorent. Un cinéma épuré pour lequel les corps sont moites, brûlants, et les caresses du regard douloureuses.

L'intérêt de ces variations vient de la tentative de cerner dans un même plan ou un même mouvement le réel et sa métaphore, la difficulté d'exprimer le désir par les mots, par les gestes, et cette même difficulté qu'a le corps à se mouvoir ou la parole à jaillir. À l'image de ces variations sur une lettre (la lettre C bien entendu, celle du métier d'Anna), que la voix hors champ énonce de façon lancinante, le cinéaste est à la recherche de définitions, comme s'il voulait par là même constituer son propre dictionnaire personnel: cœur, caresse, carouche... C pour cinéma.

Anna à la lettre C est un brillant exercice de cinéma, certes, mais il est aussi le cinéma dans le sens qu'il engendre l'hypnose, celle du spectateur qui participe de la même découverte. L'aspect formel est donc pri-

mordial et Hugo Brochu ne s'y trompe pas en convoquant de façon quasi ergonomique l'ensemble des outils cinématographiques: un son chuchoté, une image et une palette de couleurs organiques, une musique qui s'insinue, une interprétation sobre et tendue à la fois, l'utilisation à l'envi du gros plan qui concourt à l'ancrage du regard. C'est cette précision chirurgicale, l'intégration presque maniaque de tous ces éléments qui font de ce film une belle réussite. Car, ne nous y trompons pas, *Anna à la lettre C* tient de l'équilibrisme. Un faux pas, et le cinéaste dégringole dans le maniérisme, l'exercice de style.

Au contraire, c'est une sensualité étouffante qui toujours oscille entre le malaise, la peur du dévoilement et l'envie, la beauté charnelle, que fait surgir ce puzzle créateur. L'aspect organique, déjà souligné pour l'image et la couleur, vient briser la construction manifeste en agissant comme un aimant du sens. Les gros plans sur une

bouche qui engloutit un hamburger ou sur un chat qui dévore sa pâtée, le jus du melon d'eau qui dégouline sur un visage, les corps trempés de sueur, tout concourt à magnifier la chair, et par voie de conséquence l'union du désir et des corps. Désir trop fort pourtant, trop longtemps inassouvi, qui provoque l'effondrement final, à la manière d'une journée trop chaude qui s'échappe sous forme d'un orage.

Anna à la lettre C est une variation sur le désir, désir des mots, désir de la chair, désir de cinéma, mais aussi sur l'impossibilité de le satisfaire. L'abcès est crevé mais le désir subsiste jusqu'à la prochaine crise. ■

ANNA À LA LETTRE C

Québec 1996. Ré. et scé.: Hugo Brochu. Ph.: Michel La Veaux. Son: Martyne Morin et Martin Allard. Mont.: Nathalie Lamoureux. Mus.: Xavier Brochu. Int.: Isabelle Leblanc, Marcel Sabourin. 34 minutes. Couleur. Prod.: Hugo Brochu-Les Films de l'Autre. Dist.: Cinéma Libre.